

Séminaire du RT37 Sociologie des médias « La formation de l'information »

6 novembre 2020

Organisateur : Benjamin Ferron, Université Paris-Est Créteil

Intervenants

- Ivan Chupin, *Les écoles du journalisme. Les enjeux de scolarisation d'une profession (1899-2018)*, PUR, 2018

Les médias occupent une place particulière dans nos démocraties contemporaines. Les journalistes sont souvent critiqués pour leur conformisme et leur « formatage ». Mais on ne sait rien de la manière dont ils sont formés en pratique(s). Jusqu'à quel point des écoles peuvent-elles rester autonomes par rapport à l'État ou des entreprises de médias ? Comment ces savoir-faire se sont-ils codifiés ? Comment le contenu des formations est-il défini ? Pour répondre à ces questions, ce livre propose une socio-histoire des écoles de journalisme en France depuis la fin du XIXe siècle jusqu'à nos jours. Il offre un nouveau regard sur le lien peu exploré entre formation et profession. Il repose sur l'exploitation d'archives inédites, d'observations et d'entretiens auprès des acteurs de cette histoire. Il raconte comment le journalisme est parvenu suite à l'affaire Dreyfus à se scolariser alors même que la plupart des professionnels considéraient à l'époque qu'il était possible de l'apprendre directement « sur le tas ».

- Géraud Lafarge, *Les diplômés du journalisme. Sociologie générale de destins singuliers*, PUR, 2019

Le journalisme est un secteur qui semble touché par une crise durable, massive et double. Une crise économique qui ne cesse de réduire le nombre et la taille des rédactions. Une crise symbolique avec une défiance croissante envers une profession dont les membres et les productions sont contestés et rejetés parfois violemment. La critique de professionnels formatés et d'un monde où la diversité sociale n'a pas sa place vient la renforcer. Pourtant les formations au métier de journalistes se multiplient et les vocations sont nombreuses. Porter une attention particulière aux propriétés et trajectoires sociales des étudiants en école de journalisme comme le fait cet ouvrage qui s'appuie sur une enquête statistique et des entretiens permet de sortir de ces paradoxes et de mettre en lumière les conditions sociales de l'entrée et du maintien dans la profession de journaliste. Si la rarefaction des postes combinée à la course au diplôme tend à accroître la sélection à l'entrée, c'est à un espace hiérarchisé de formations que sont confrontés les prétendants au métier dont les exigences sont aussi celles de la reproduction sociale du groupe familial. Les ressources décisives pour l'entrée dans ces écoles (économique, culturelle mais aussi sociale), le sont aussi pour les carrières professionnelles qui confirment la hiérarchie de ces établissements. Ces différences se retrouvent dans les trajectoires singulières vécues par les étudiants montrant la nécessité sociale derrière la singularité des carrières individuelles. Ces évolutions traduisent l'institutionnalisation croissante de cet univers a priori incertain qu'est le champ journalistique.

- Karim Souanef, *Le journalisme sportif, Sociologie d'une spécialité dominée*, PUR, 2019

Le journaliste sportif serait un « beauf » populiste, proche de la figure du supporter. À rebours de ce cliché, et des analyses qui réduisent la spécialité à un journalisme de connivence sous l'emprise des intérêts marchands, ce livre restitue la pluralité des pratiques et la complexité des logiques qui les sous-tendent. Des rédactions de médias nationaux aux terrains sportifs, en passant par les écoles de journalisme et les associations professionnelles, l'enquête lève le voile sur ce métier peu singulier, caractéristique de la double évolution du journalisme contemporain. D'un côté, la concurrence médiatique et le renouvellement du personnel ont pour effet une diversification des modèles d'excellence avec notamment le déploiement de registres critiques et caustiques. Cette tendance est d'autant plus forte que les institutions (sportives) médiatisées renforcent leur contrôle sur l'information engendrant, en réponse, des stratégies de contournement de la part des reporters. De l'autre, cette autonomisation est très fortement limitée par les contraintes pesant sur le travail quotidien des producteurs de l'information de grande diffusion (pression managériale, alignement sur les attentes supposées du public, course au scoop, écriture dans l'urgence, dépendance aux sources officielles, ...). Produit d'un ensemble de facteurs mis en évidence dans cet ouvrage, l'offre médiatique dominante nourrit un spectacle dit « populaire », participant, ainsi, à la reproduction du sport professionnel et de son ordre socio-économique inégalitaire.

Discutant : Frédéric Nicolas (INRAE).

NB : ce document est le support qui a servi à la communication orale de l'auteur. Il comporte des marques d'oralité et peut-être quelques erreurs syntaxiques ou orthographiques. Il est à prendre comme tel : un document de travail.

Je vous remercie pour votre invitation à discuter ces 3 ouvrages. En préambule, je dois dire que je ne suis pas sociologue des médias ou du journalisme. Ma seule « qualité » est d'avoir lu ces livres et d'avoir proposé des recensions pour deux d'entre-eux (Lafarge et Souanef). Je les ai lus avec un grand intérêt et avec un grand plaisir, ce qui n'augure en rien de la qualité de la discussion qui va suivre. Je vais néanmoins faire de mon mieux, tout en précisant que cette discussion sera davantage une mise en transversalité des 3 livres qu'une réelle discussion serrée mettant en difficulté les auteurs. En guise de préambule, je vais peut-être brièvement revenir sur les fils rouges des 3 ouvrages et je rentrerai rapidement dans ma lecture transversale, et je conclurai sur mes questions.

Le livre d'**Ivan Chupin** (*Les écoles du journalisme. Les enjeux de la scolarisation d'une profession (1899-2018)*, 2018) adopte une perspective sociohistorique et institutionnelle sur l'espace des formations et les écoles du journalisme. Sans laisser la dimension institutionnelle de côté, ni la réflexion en termes d'espace des formations, le livre de **Géraud Lafarge** (*Les diplômés du journalisme. Sociologie générale de destins singuliers*, 2019) se concentre davantage sur les trajectoires et les propriétés sociales, ainsi que sur les expériences de socialisation des diplômés du journalisme, révélant ainsi les conditions d'entrée, de maintien et de sortie du métier (c'est peut-être l'ouvrage qui aborde le plus frontalement la thématique du séminaire : la formation de l'information). Le 3^e ouvrage, celui de **Karim Souanef** (*Le journalisme sportif. Sociologie d'une spécialité dominée*, 2019) fait la sociologie d'une spécialité dominée, à savoir le journalisme sportif en s'intéressant aux questions de légitimité, de hiérarchisation et de domination au sein et en dehors de cette spécialité journalistique (notamment au sein du champ journalistique et dans l'espace des écoles). Mais il s'intéresse également à la tension qui caractérise le champ journalistique dans sa globalité, mais peut-être encore plus le journalisme spécialisé et le journalisme sportif : cette tension est celle entre autonomie et hétéronomie, et notamment les liens entre journalisme sportif et mondes sportifs.

On a donc à faire à 3 ouvrages complémentaires qui partagent une approche considérant que le journalisme est un champ structuré par des tensions et des luttes, qui sont tout à la fois des luttes pour définir le champ ou les espaces qui le constituent, que pour définir la place de chacun à l'intérieur de ce champ et de ses espaces.

D'un point de vue méthodologique et épistémologique, cette inscription théorique critique ou bourdieusienne a des conséquences, puisque les enquêtes proposées par les auteurs ont pour point commun de mobiliser et de combiner les outils classiques de telles analyses : pour rendre compte des dynamiques de structuration d'un tel champ et de ses espaces, les méthodes historiques, statistiques et ethnographiques sont mobilisées par les auteurs. Je passe très vite sur cette remarque puisqu'elle renvoie à quelque chose de connu par tous ici et qui renvoie à des lieux communs du réseau thématique sur les médias tel qu'il est composé aujourd'hui. Je tiens néanmoins à insister sur quelque chose qui m'a impressionné dans les 3 bouquins. Il s'agit en réalité d'une double remarque sur la méthodologie. J'ai d'abord été impressionné par la capacité des 3 auteurs à mener de front et de manière exigeante plusieurs chantiers ou terrains : ce n'est pas rien de mener une enquête par questionnaire en parallèle d'une enquête ethnographique, comme ce n'est pas rien de prendre au sérieux le travail de dépouillement d'archives tout en menant des entretiens ethnographiques. Mon autre remarque concerne l'imagination ou l'inventivité sociologique des 3 auteurs qui n'hésitent pas à mobiliser des matériaux « profanes » dans leur analyse et qui le font avec sérieux et méthode dans le but de multiplier les points de vue et les angles d'attaque sur la structuration du champ et des espaces étudiés : je pense notamment à l'utilisation qui est faite des réseaux sociaux, notamment des réseaux sociaux professionnels, pour retrouver des enquêtés 7 ans ou 10 ans après leur formation et retracer leur trajectoire tout en étant conscient qu'il s'agit sur ces réseaux d'adopter des stratégies de présentation de soi situées et intéressées. L'ethnographie en ligne peut bien entendu être vue comme un truc de chercheurs ne voulant pas mettre les mains dans le cambouis, mais il me semble aussi que, bien réalisée, elle est un outil puissant pour armer et compléter les

techniques d'enquête plus traditionnelles ou classiques. En tout cas, les auteurs nous le montrent. Je reviendrai peut-être sur ces questions de méthode un peu plus tard dans la discussion.

Si maintenant on se concentre davantage sur la thématique du séminaire d'aujourd'hui, à savoir la « formation de l'information », il est important que je précise, même de manière brève, ce que j'ai compris de ce cadrage et de cette problématisation, ce qui pourra éclairer certains principes et éléments de ma discussion à défaut de totalement cadrer avec l'intention originelle des organisateurs. Mon regard de profane sur la sociologie du journalisme française me conduit à la comprendre comme une sociologie des champs plutôt que comme une sociologie de la l'habitus ou de la socialisation. Cela relève sûrement d'une double exagération : la sociologie du journalisme n'est pas que bourdieusienne d'abord, et parmi les sociologues du journalisme qui sont bourdieusiens, tous ne travaillent pas de la même manière et tous ne sont pas entièrement focalisés sur l'autonomisation du champ journalistique. Ce que j'ai compris du séminaire et du cycle de travail qui lui succèdera où qu'il engage, c'est néanmoins que vous souhaitez davantage interroger les processus de socialisation et la formation des habitus journalistiques. Dit autrement, ce que je crois comprendre, c'est que ce cycle de séminaire sera focalisé sur les trajectoires, ce qu'elles révèlent des logiques de structuration du champ et des espaces journalistiques, mais aussi ce qu'elles ont de singulier et la manière dont des systèmes de dispositions, des patrimoines de ressources et des manières de classer ou de penser se forment et s'actualisent au gré d'expériences journalistiques ou non-journalistiques. Le sous-titre du livre de Géraud Lafarge souligne peut-être le mieux cette intention quand il parle de « sociologie générale de destins singuliers ».

Cette interprétation peut être un peu braconne de la thématique du séminaire m'a permis de me rassurer sur ma capacité à discuter ces ouvrages qui, certes, renvoient à la sociologie du journalisme, mais qui chacun renvoie à d'autres spécialisations disciplinaires ou à la sociologie générale. C'est le cas du livre d'Ivan qui emprunte et participe de la sociologie de la formation, des institutions et des professions ; de celui de Karim Souanef qui relève de la sociologie du travail et des professions, de la sociologie économique ou de la sociologie du sport (et qui m'a rappelé les travaux de Sylvain Ville par les passerelles qu'il établit entre sport, économie et médias) ; et c'est également le cas de l'enquête de Géraud Lafarge qui pour moi relève d'une sociologie des classes et de la différenciation sociales éclairant les processus de distinction au sein des classes supérieures (et le poids et la valeur relative ou spécifique des différents capitaux détenus par des journalistes majoritairement issus des classes supérieures).

Au final, la richesse méthodologique, empirique, épistémologique et théorique de ces 3 ouvrages fait qu'ils sont stimulants à lire. Mais cela m'a donné du fil à retordre pour organiser ma discussion. Ça sera peut-être un peu brouillon et je m'en excuse d'avance. Ce que je vous propose, c'est de revenir sur quelques grandes thématiques transversales des 3 bouquins et qui sont liés à la thématique du séminaire. Je pense notamment à la scolarisation du journalisme et à la formation de l'espace des écoles. Je pense aussi à l'autonomie et l'hétéronomie de l'espace des formations et du champ journalistique. Et enfin je pense à la division morale du travail de formation et à ses effets sur les trajectoires individuelles de journalistes.

Si on revient d'abord sur ce qu'Ivan appelle la scolarisation du journalisme, on peut d'abord s'arrêter sur la définition qu'il en donne et la manière dont il problématise cette question. L'espace des formations et des écoles de journalisme est traversé par des tensions qui sont d'abord des tensions entre les partisans d'une formation sur le tas, consacrant des qualités innées ou acquises par l'exercice du métier et les partisans d'une formation scolaire et universitaire au métier, favorables à la codification des savoirs et à l'émergence d'une science de la presse qui prendra ce nom avant de prendre celui de sciences de l'information et de la communication dans les années 1970. Cette tension entre formation scolaire et formation sur le tas caractérise l'espace des écoles

de la fin du XIXe siècle à aujourd'hui et permet d'expliquer les luttes entre organisations syndicales et organisations patronales, entre journalistes ou apprentis journalistes dotés en capital scolaire et ceux moins dotés ou dépourvus en capital scolaire, et a pour enjeu la plus ou moins grande ouverture ou fermeture du marché du travail. Un des aspects importants de l'enquête d'Ivan, c'est de montrer comment l'idée même de scolariser le journalisme s'impose sur le long terme, de la fin du XIXe siècle aux années 1970, avec une accélération après la 2^e Guerre mondiale sous l'impulsion de Philippe Viannay, de ses soutiens parmi les « modernisateurs » et une partie du patronat. Une fois cette idée acceptée à la fin des années 1960 et au début des années 1970, une autre tension vient se superposer à la 1^{ère} et structurer l'espace des écoles. Cette tension concerne le contenu des formations et donc les façons pour les écoles de se distinguer au sein de l'espace : en se prévalant d'un modèle de formation qui ne rompt pas totalement avec la formation sur le tas et en investissant le marché de la formation continue pour les écoles privées les plus légitimes ; en recentrant les enseignements sur les humanités, en assumant un tournant critique et en mettant en place une professionnalisation plus sectorisée pour les formations universitaires émergeant dans les années 1970 ; en jouant la carte de l'international, du journalisme numérique et de savoirs dits fondamentaux comme l'économie, le droit ou le management de la presse à l'IEP de Paris ; en mettant sur le devant de la scène les sciences sociales pour les IEP de province, notamment ceux de Rennes et Toulouse ; en décloisonnant le journalisme vis-à-vis d'autres domaines proches comme la communication, en neutralisant la dimension politique et critique des savoirs transmis et en investissant des secteurs de niche ou dominés du journalisme pour les nouvelles écoles privées émergeant à partir de la fin des années 1990.

Indirectement, ces stratégies de distinction entre écoles nous renseignent sur les principes de sélection, de formation et de conformation, ainsi que sur le classement et la hiérarchisation des entrants dans le métier. Ainsi, un des constats posés rapidement par Géraud Lafarge est que « les conditions d'entrée dans les formations au journalisme les plus prestigieuses sont au début des années 2000 de plus en plus sélectives scolairement et socialement » (p. 21). Selon Géraud, sur lequel Ivan se repose dans son bouquin, l'espace des écoles se structure autour d'une double opposition (p. 34-43) :

- D'une part, les étudiants de la « petite porte » disposent souvent d'un volume global de capitaux réduit et sont recrutés dans des filières post-bac courtes et de jeunes écoles moins réputées (en IUT et dans des écoles privées émergentes notamment), tandis que les étudiants de la « grande porte » disposent souvent d'un volume important de capitaux et sont recrutés dans des écoles plus anciennes et prestigieuses (ESJ, CFJ, IPJ), au terme d'études dans des filières sélectives (prépa et IEP notamment).
- D'autre part, parmi les étudiants de la « grande porte », certains entrent dans les écoles grâce avant tout à leur capital scolaire (CFJ) et d'autres surtout par leur forte dotation en capital social (IPJ).

Si ainsi les écoles forment l'élite de la profession, comme le souligne Ivan, elles les forment de manière différenciée, que l'on s'intéresse à leurs modalités de recrutement, aux disciplines enseignées, aux stages et aux débouchés proposés ou plus généralement aux modèles d'accompagnement proposés aux étudiants. Géraud et Karim soulignent assez bien tous les deux comment l'espace des possibles professionnels des étudiants se construit en fonction de leur origine et trajectoire sociales, en même temps que par l'entreprise de formation et de conformation mise en place par les écoles. Par exemple, Géraud montre que se repérer dans l'espace des écoles est une compétence socialement située et inégalement distribuée, y compris au sein de cette population relativement dotée en ressources. Il en ressort une forme d'affinité élective entre certains étudiants et certaines écoles, les étudiants ne tentant souvent que les concours auxquels ils sont les plus

ajustés. De la même manière, il souligne que l'espace des débouchés en sortie d'école se superpose quasiment à l'espace des écoles, les écoles de la « grande porte » offrant à leurs étudiants un spectre de positions professionnelles plus étendu et tendent – du fait de leur recrutement, de leur réputation et de leurs moyens – à renforcer les inégalités de départ. Ces inégalités sont étudiées assez finement dans la 3^e partie de son livre où, à partir de trajectoires individuelles, il décrit comment s'impose de manière différenciée des rapports dits « réalistes » au métier, rapports « réalistes » qui reviennent à acter ou prendre le parti de la division morale du travail journalistique et de la hiérarchisation de l'espace des écoles. Le chapitre 8 donne par exemple à voir ce qu'un faible volume global de capitaux et le passage par les écoles de la « petite porte » produit comme effets sur les trajectoires individuelles : les sorties du métier sont plus fréquentes, et le rapport à l'avenir moins certain, conduisant rapidement les étudiants à renégocier leur rapport au métier, à ses spécialités et à ses formats.

Cette fabrique des possibles et des devenir professionnels par les écoles est une dimension également abordée par Karim dans son chapitre 5 où il se repose sur son enquête ethnographique au sein de l'École supérieure de journalisme et de l'Institut pratique de journalisme de Paris. En s'intéressant aux ressources et aux expériences de socialisation des « entrants » dans la profession, aux modalités d'entrée dans les formations, aux rites d'institution et à la division du travail de formation entre les écoles de journalisme, il montre de manière très détaillée comment les écoles tendent à renforcer les prédispositions des étudiants à adhérer aux principes normatifs du monde sportif, et à renforcer leur sentiment d'appartenance au journaliste sportif plutôt qu'au groupe professionnel des journalistes.

Un des autres apports de l'enquête de Karim est de souligner la manière dont la formation des journalistes ne se résume pas seulement à leur origine sociale ou à l'action des formateurs, mais est également le produit de la dépendance structurelle de certaines formes de journalisme – par exemple la presse spécialisée, magazine et professionnelle – aux univers qu'ils couvrent et qui les financent directement et indirectement. Mais plutôt que de céder à une critique légitimiste qui consisterait à ne voir dans les journalistes sportifs que des supporters un peu « beauf[s], populiste[s], sexiste[s] [et] raciste[s] » (p. 16) soumis aux logiques du marché et à l'économisation et la financiarisation grandissante des mondes sportifs, il prend le parti d'explicitier par le détail les effets de cette hétéronomie sur le travail des journalistes sportifs et leur hiérarchisation. Il commence par dire que « la professionnalisation du journalisme sportif n'est pas l'histoire d'une autonomisation mais bien celle de la légitimation d'un journalisme de marché, archétype du journalisme contemporain » (p. 28). En d'autres termes, ce segment se clôture sans s'autonomiser et c'est ce fil que tire Karim Souanef tout au long de l'ouvrage sans jamais perdre de vue ce que cette situation structurelle du journalisme sportif fait aux pratiques et aux trajectoires des journalistes.

- Il montre ainsi que la clôture de ce « sous-marché du travail journalistique » (p. 51) s'opère d'abord face aux organisations sportives : le rôle des associations est ainsi d'assurer aux journalistes sportifs le monopole d'accès aux tribunes de presse et de leur permettre d'y exercer leur métier (équipement et autorisations). La clôture du marché s'opère également face aux non-professionnels (correspondants de presse), aux professions voisines (communicants) et de plus en plus face aux sportifs eux-mêmes (consultants). L'enjeu est alors de faire reconnaître le statut socio-économique des journalistes sportifs sans toutefois remettre en question l'économie médiatico-sportive sur laquelle se fonde la spécialité.
- Il montre également comment l'hétéronomie de cette spécialité journalistique dominée produit en termes de contenus et en termes de trajectoires individuelles, notamment à partir des années 1980. Par exemple, le champ des possibles professionnel est d'abord réduit par l'organisation verticale du travail (avec des managers pratiquant un « journalisme assis » et définissant les

priorités et les formats éditoriaux), qui est elle-même contrainte par des logiques commerciales de plus en plus affirmées (comme en témoigne l'utilisation des enquêtes de consommateur « vu-lu » pour déterminer la hiérarchie des priorités éditoriales). À cette division du travail verticale s'ajoute une division par sports et par genre qui fait que le football est un « État dans l'État », masculin, au sein des services des sports, tandis que « l'omnisport », souvent réservé aux femmes, y est peu valorisé. Le chapitre 7 montre que le champ des possibles professionnels est également limité par la matière elle-même, qui impose un traitement dans l'urgence (p. 145). Face à celle-ci, un ensemble de techniques et de réflexes narratifs sont mobilisés, notamment lors des grands événements sportifs : la mise en place de « dispositifs collectifs et ritualisés » (p. 152) ainsi que de trames récurrentes, la rédaction d'articles intemporels (dits « mag ») dans les temps morts de l'activité, le recours au « patriotisme sportif » (qui réduit d'autant la focale sur l'évènement), etc. sont autant de stratégies d'anticipation qu'il s'agit de maîtriser pour être considéré comme un bon journaliste sportif par ses pairs et ses supérieurs.

- Enfin, le marché des droits sportifs tend à reléguer un peu plus le registre critique dans le traitement du sport, favorisant au contraire des registres esthétiques et personnels pour mettre en valeur le spectacle sportif. De ce fait, les commentateurs (qui privilégient l'émotion à l'analyse) et les consultants (qui proposent une analyse technique reposant sur leurs capitaux symbolique et technique acquis lors de leur carrière sportive) sont au cœur de l'économie médiatico-sportive qui se met en place à partir des années 1980. Et la sélection et la hiérarchisation des journalistes sportifs s'opèrent alors en fonction de leur plus ou moins grand ajustement à cette nouvelle division du travail : on voit poindre cela dans la relégation du registre subversif ou critique dans la presse généraliste ou bien dans l'impossibilité de traiter les affaires de dopage dans le cyclisme sans être accusé de « casser le jouet ».

Finalement, ce détour par une spécialité dominée permet peut-être de remettre sur le métier la question déjà largement débattue sur l'autonomie et l'hétéronomie du champ journalistique vis-à-vis d'autres champs et espaces, non pas comme une question théorique (le champ journalistique est-il vraiment un champ ?), mais comme une question ayant trait à la formation de l'information et aux trajectoires individuelles des journalistes et des apprentis-journalistes, au pouvoir transformateur de leurs expériences de socialisation au sein et en dehors du champ journalistique et de l'espace des écoles. Cela va être le principe directeur de l'ensemble des questions que je vais vous poser maintenant de manière très brève :

1. La première question concerne les agents qui, journalistes ou non, se trouvent à l'interface de différents espaces ou champs. C'est le cas des entrepreneurs de morale et de normes au sein de l'espace des formations abordés par Ivan. C'est le cas des résistants qui se convertissent au journalisme pour y capitaliser et y reconvertir une forme de magistère moral. C'est le cas des « hommes-double » dont parle Karim quand il parle des débuts du journalisme sportif. C'est le cas des journalistes qui deviennent patrons de presse. C'est le cas des journalistes qui deviennent universitaires ou des universitaires qui auraient voulu être journalistes. La question que je me pose et donc que je vous pose, c'est est-ce que finalement cette multipositionnalité et cette circulation entre différents espaces au sein et en dehors du champ journalistique n'est pas le propre des dominants du champ ? Le paradoxe voudrait alors qu'un champ autonome puisse être dominé par des agents capables de se mouvoir et de se distinguer au sein et en dehors de ce champ.
2. Une autre question liée à celle-ci tient aux évolutions récentes du journalisme que l'on dit en crise à la fois symbolique et économique, et qui voit l'arrivée de nouveaux entrants : à la manière de ce qu'a fait Ivan au sujet des entrepreneurs de l'espace des écoles ou de ce qu'a fait Karim au sujet des entrepreneurs du journalisme sportif, je me demandais si vos

enquêtes vous avez amené à interroger les caractéristiques sociales, les trajectoires et les profils des nouveaux entrants et des nouveaux entrepreneurs de normes au sein de l'espace des écoles, par exemple autour de la presse Internet, de la presse gratuite et du journalisme de données ? Quelles sont leurs propriétés et quelle est leur influence sur la formation de l'information et l'espace des écoles ?

3. Question liée : est-ce que la presse gratuite et Internet sont des débouchés pour les étudiants des écoles et si oui quelles écoles investissent ce créneau et comment ? Je vois bien comment ces formes de journalisme peuvent être considérées comme illégitimes, mais le fait qu'elles embauchent amènent-elles l'ensemble des acteurs de l'espace des formations à investir le créneau ? Ou finalement, voit-on se reproduire pour ces nouvelles formes de journalisme la division morale du travail de formation que vous mettez chacun en évidence dans vos travaux ?
4. Une autre question que je me posais tient au lien entre l'espace des écoles ou le champ journalistique plus généralement et les sciences sociales. Cette question est double. Je me demandais d'abord comment situer les formations ayant émergé plus récemment à l'IEP de Paris et dans les IEP de province au regard de la grande porte et de la petite porte décrites par Géraud, notamment du fait de leur positionnement par rapport aux sciences sociales. Dit autrement, est-ce que les sciences sociales et le tournant critique qu'elles accompagnent participent à modifier les logiques de sélection et de hiérarchisation au sein de l'espace des formations et du champ journalistique ? De la même manière, je me demandais quelle était le poids des sciences sociales dans les nouvelles formations privées ayant émergé récemment ? L'autre versant de cette question sur journalisme et sciences sociales tient à votre position de chercheur en sciences sociales travaillant sur le journalisme : si je ne me trompe pas, Ivan souligne qu'il a passé 2 ans au CELSA et j'ai cru comprendre que Karim (même si ce souvenir est un peu plus lointain) a eu un temps des appétences pour le monde sportif ou le monde journalistique. Ce rapport d'attraction entre journalisme et sciences sociales ou entre action sociale et journalisme n'est pas nouveau (il y a juste à prendre l'exemple de la tradition sociologique de Chicago), mais je me demandais si vous pouviez peut-être revenir sur votre propre rapport au journalisme et sur la manière dont il a pu constituer à un moment un devenir professionnel souhaitable, possible, envisagé ou contrarié et quelles étaient vos propres modalités de conversion ou de reconversion au journalisme et aux sciences sociales, pour voir notamment si c'est la même matrice qui fait qu'on entre en journalisme et en sciences sociales.

Je m'arrêterai là pour cette discussion, en espérant qu'elle permettra de lancer les échanges avec les auteurs et le reste des participants au séminaire. Merci pour votre attention.